

# D O S I A

Par Henry Greville

## I

C'était au camp de Krasnoé-Sélo, à quelques kilomètres de Pétersbourg.

On finissait de dîner au mess des gardes à cheval. Les jeunes officiers avaient célébré la fête de l'un d'entre eux, et la société était montée à ce joyeux diapason qui suit les bons repas.

Une dernière tournée de vin de Champagne circulait autour de la table. La tente du mess, relevée d'un côté, laissait entrer les derniers rayons d'un beau soleil de juin : il pouvait être neuf heures du soir, la poussière, soulevée tout le jour par les pieds des chevaux et de l'infanterie, redescendait lentement sur la terre, faisant un nimbe d'or au camp tout entier.

Vers le petit théâtre d'été, où la jeunesse se désennuie de son exil militaire, roulaient de nombreuses caèches, emportant les officiers mariés avec leurs femmes ; les petits drochkis, égoïstes, étroits comme un fourreau d'épée, sur lesquels perche un jeune officier, — voiturant le plus souvent un camarade sur ses genoux, faute de place pour l'asseoir à son côté, — prenaient les devants et déposaient leur fardeau sur le perron de la salle de spectacle.

Cette joyeuse file d'équipages roulait incessamment de l'autre côté de la place ; mais la représentation de ce soir-là ne devait pas être embellie par les casquettes blanches à liséré rouge : MM. les gardes à cheval avaient décidé de clore la soirée au mess. On y était si bien ! De larges potiches de Chine ventruës laissaient échapper des bouquets en feu d'artifice ; des pyramides de fruits s'entassaient dans les coupes de cristal ; les tambours étaient copieusement garnis de bonbons et de fruits confits, — tout officier de dix-huit ans est doublé d'un bébé, amateur de frandises ; — de grands massifs d'arbustes à la sombre verdure cachaient les pieux qui soutenaient la tente... ; bref, ces jeunes gens, dont beaucoup étaient millionnaires, s'étaient arrangés pour trouver tous les jours au camp un écho de leur riche intérieur citadin, et ils y avaient réussi. D'ailleurs, quand pour un dîner d'amis on se cotise à deux cents francs par tête, c'est bien le moins qu'on dîne confortablement.

— Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ? fredonna le héros de la fête, en se laissant aller paresseusement sur sa chaise, pendant qu'on servait le café et les cigares.

— Vous êtes ma famille, mes chers amis, ma famille patriotique, ma famille d'été, s'entend, car pour les autres saisons j'ai une autre famille ! continua-t-il en riant de ce rire gras et satisfait qui dénote une petite, toute petite pointe.

Les camarades lui répondirent par un chœur d'éclats de rire et d'exclamations joyeuses.

— J'ai même une famille pour chaque saison, reprit Pierre Mourief avec la même bonne humeur. J'ai ma famille de Pétersbourg pour l'hiver ; ma famille de Kazan pour la chasse... l'automne, veux-je dire ; ma famille du Ladoga pour le printemps...

— La saison des nids et des amours ! jeta un interlocuteur un peu gai.

Le colonel, qui avait assisté au dîner, — il était l'ami de toute cette belle jeunesse, — jugea que le moment était venu de se retirer, et recula son siège. Les vieux officiers, au nombre de quatre ou cinq, l'imitèrent.

— Vous vous en allez, colonel ? s'écria Pierre en s'appuyant des deux mains sur la table. C'est une défection ! le colonel qui fuit devant l'ennemi !... Eh ! vous autres, le punch !... cria-t-il en russe aux soldats de service. Présentons l'ennemi au colonel, il n'osera pas abandonner son drapeau.

— J'ai un rendez-vous d'affaires, dit en souriant le chef du régiment, vous voudrez bien m'excuser... C'est très sérieux ! ajouta-t-il d'un ton si grave, que Pierre et les autres officiers n'insistèrent pas.

Le colonel se retira, serrant toutes les mains et répondant à tous les sourires.

— Qu'il est gentil, le colonel ! dit un lieutenant, il s'en va juste à temps pour se faire regretter.

— Parbleu ! c'est un homme d'esprit ! répondit un capitaine de vingt-cinq ans environ, décoré de la croix de Saint-Georges, et dont la belle figure offrait un mélange très piquant de gravité et de malice. Il a vu que Pierre allait dire des bêtises, et comme il ne veut pas le mettre aux arrêts pour le jour de sa fête...

— Des bêtises, moi ? Tu ne me connais pas ! riposta Pierre avec une gravité inénarrable.

Tout le mess éclata de rire.

— Des bêtises ! Est-ce que c'est une bêtise que d'avoir une famille pour chaque saison ? C'est au contraire le moyen de ne jamais vivre seul. Or, le Seigneur a dit à l'homme qu'il n'est pas bon d'être seul...

— Monte sur la table ! cria-t-on de toutes parts. Allons, en chaire ! nous allons avoir un sermon.

— Non, je ne monterai pas, fit Pierre en secouant la tête ; je n'aurais qu'à mettre les pieds dans le punch.

Le punch arrivait flambant, formidable, dans un énorme bassin d'argent aux armes du régiment. Les petits bols de même métal, marqués aux mêmes armes, qui remplaignaient les verres, se rangèrent autour de la coupe magistrale, en corps d'armée bien ordonné.

Pierre prit la grande cuiller et commença à agiter consciencieusement le liquide enflammé.

— Ta famille d'hiver, cela se comprend, dit un officier ; la famille de chasse, c'est raisonnable aussi ; mais que diable peux-tu faire de ta famille du printemps ?

— Est-ce que cela se demande ? fit Pierre avec un ton de supériorité sans égal.

— Mais encore ? insista un autre.

— Je lui fais la cour ! lui jeta triomphalement le jeune officier. Il n'y a que des femmes.

Un éclat de rire roula d'un bout à l'autre de la tente et revint sur lui-même comme une balle violemment lancée contre une muraille. Pierre Mourief ne put conserver son sérieux.

— Sur huit vestes carrées de terrain, reprit-il, j'ai dix-neuf cousines. Il y en a cinq dans la maison à gauche de la route, en arrivant ; il y en a trois dans la maison à droite, deux vestes plus loin ; il y en a sept sur la rivière et quatre au bord du lac. Total, dix-neuf. Et vous me demandez à quoi bon ma famille de printemps !

Il haussa les épaules et se remit à faire flamber le punch.

— A laquelle as-tu fait la cour ? lui demanda un voisin.

— A toutes ! répondit Pierre d'un air vainqueur.

Il réfléchit un moment et reprit :

— Non, je n'ai pas fait la cour à l'aînée, parce qu'elle a trente sept ans, ni à la plus jeune, parce qu'elle a dix-sept mois et demi... Mais j'ai fait la cour à toutes les autres.

— Oh ! si tu comptes les bébés... dit son voisin d'un air dédaigneux.

— Les bébés ? sachez, monsieur, qu'il n'y a pire coquette qu'une petite fille de douze ans ; et comme elle est censée ignorer les vertus féminines, elle vient vous tirer par votre surplis et vous dit : — Eh bien ! cousin, vous ne me faites plus de compliments ?